

Parce que je ne suis pas Bridget Jones

Bryan St-Louis

Number 6, 2008

Répondeurs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2424ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

St-Louis, B. (2008). Parce que je ne suis pas Bridget Jones. *Biscuit Chinois*, (6), 28–39.



Bryan St-Louis

Bryan aime: dormir tard le matin, Coralie Clément, le café, la pop russe, Arto Paasilinna, le quartier Saint-Jean-Baptiste, la neige, le poulet général Tao du Chez Soi, la Mongolie, Suzanne Vega, le brun, Amélie Nothomb, et les Bits and Bites. Il n'est question de rien de tout ça dans sa nouvelle. Ah oui, c'est vrai: il y a une tasse de café...

parce que je ne suis pas Bridget jones

*Peut-être qu'un de ces jours, un de ces quatre matins
Tu m'avoueras un peu gênée que t'osais pas m'appeler
Je me vois rigoler, « C'est ridicule, quelle drôle d'idée ! »*

— Vade retro téléphone, Bénabar

La moindre des choses aurait été qu'il réponde, qu'il soit là. Quel être humain normal n'est pas chez lui un mercredi soir à 19 h 37 ? Je vous le demande !

Entendons-nous : si une pauvre fille (disons moi) passe la journée à se torturer l'esprit à se demander si oui ou non elle va l'appeler (et ce au risque d'être tout à fait improdutive au travail), si elle passe la soirée à racler les moindres petites sources de courage que peut contenir sa petite âme pieuse (adjectif qu'on utilise ici uniquement pour mêler Dieu à tout ça et ainsi pouvoir en vouloir à quelqu'un, parce que LUI, l'appelé, bien sûr, on ne lui en veut pas vraiment, au fond), si elle utilise les quelques secondes d'égarement où la fierté baisse la garde pour oser composer son numéro (parce qu'on ne peut plus s'abaisser à appeler quelqu'un sans être accablé de remords, on a trop vu de téléromans pour supposer que ce geste puisse être anodin : appeler, c'est l'étape juste avant la plus totale soumission, la dépendance affective, et Glenn Close dans *Fatal Attraction*), eh bien merde, la moindre des choses c'est que le gars soit là pour répondre au téléphone !

Le choc de la surprise ne dure qu'une fraction de seconde. Le temps d'entendre le « kekeklick » du répondeur et voilà, je suis traversée par un éclair de honte qui

brûle tout ce qu'il me reste d'amour propre au troisième degré.

Je ne fais ni une ni deux. J'avais répété mon petit « salut, ça va ? » gêné pendant quinze minutes en faisant la vaisselle, mais je n'avais même pas considéré l'hypothétique éventualité selon laquelle je pourrais avoir à laisser un message sur une boîte vocale (si j'étais optimiste ou franchement innocente, je déciderai plus tard). Un premier message, ça ne s'improvise pas : ça se prépare, ça s'écrit, ça se corrige et ça se pratique devant le miroir. C'est limite psycho, je sais, mais au moins ça minimise les risques de dommages.

En mode panique, je raccroche donc d'un coup sec. En effet, malgré ma crise de catatonie, les secondes filent, sa voix avait déjà commencé à claironner : « Bonjour, vous êtes bien chez Alex... »

Bravo. J'ai l'air d'une vraie folle.

Finalement, j'aurais dû écouter Catherine.

— Il m'a laissé son numéro de téléphone... Je pourrais l'appeler demain.

— Ben non ! explose Catherine à l'autre bout de la table.

À voir son expression béate, je me demande : est-ce que je lui ai dit que je voulais appeler Alex, ou je viens de lui annoncer que je m'achète un billet aller simple pour l'Asie du Sud-Est pour aller finir mes jours à laver des draps dans une léproserie dirigée par une junte militaire barbare ? Parce qu'à la voir penchée comme ça au-dessus de son verre, la gueule ouverte et les deux bras en croix, vraiment, on se le demande.

— Euh... Pourquoi pas ?

— Parce que ça se fait pas, voyons !

À mon tour de froncer les sourcils.

— Ah non ?

— Est-ce qu'il l'a eu, ton numéro de téléphone, lui ?

— Oui. Quand il m'a donné le sien, je lui ai donné le mien aussi.

— Bon ! Tu vois : il t'a donné son numéro. Ça veut dire qu'il était intéressé à te revoir, mais s'il t'a pas *demandé* le tien, ça veut aussi dire qu'il était trop pissou – de un – pour te le demander de lui-même et – de deux – pour t'appeler en premier. Donc, *il t'a donné son* numéro pour que *toi* tu l'appelles et que ce soit à *toi* de faire les premiers pas, et pas à *lui*. Tu comprends ?

Silence radio. J'exécute un nouveau jeu de sourcils.

— Catou, dis-je finalement, faut vraiment que t'arrêtes de lire les revues que tu lis, ça te fait pas du tout... Il pouvait pas juste vouloir me donner son numéro pour que je l'appelle si ça me tente ?

Nouvelle exclamation :

— Ben non !

Nouvelle consternation :

— Ah non ?

— De toute façon, c'est pas important, la raison, m'assure Catherine, coupant court à toutes mes interrogations superflues. L'important, c'est les faits : il a ton numéro, il a montré qu'il voulait garder contact, mais c'est pas à toi d'être la désespérée qui appelle...

— Franchement ! Je suis pas *désespérée* !

— C'est pas important, ça : l'important, c'est le message que t'envoies.

— C'était pas les faits, l'important ?

— Le plus important des choses importantes, c'est de se laisser désirer un peu. Faut qu'il te mérite, ce gars-là. Ma chérie, t'as passé neuf ans en couple avec le même gars... Les choses ont évolué, depuis ce temps-là ! On cruise pu maintenant comme on cruisait au Cégep ! Fie-toi sur moi : prends les conseils d'une pro !

Comme Catherine est à la veille de faire signe à tout le monde dans le bar pour solliciter des avis supplémentaires et me démontrer à quel point ma vision du romantisme rappelle *Bonheur d'occasion*, je hoche la tête. Je tente de me convaincre : si Catherine n'est définitivement pas une experte des couples qui *toughent*, je suppose que, par extension, elle peut être considérée comme une experte de la cruise.

Donc, si j'avais écouté les sages conseils de Catherine (note à moi-même : me répéter cette phrase dans quelques jours et essayer de ne pas rire), je ne serais pas en train d'avoir l'air d'une vraie folle.

Déjà, d'autres regrets rapploient : tant qu'à avoir appelé, j'aurais dû écouter le message au complet, non ? Si j'avais eu d'autres raisons de m'en faire ? Si, après le « vous êtes bien chez Alex », j'avais entendu « et Karine », « et Julie », « et Marie-Chose » ? Si le reste du message était plutôt une blague douteuse, pas drôle pour deux sous, qui met même en doute l'intelligence de celui qui l'a enregistré ? J'aurais pu économiser de précieuses minutes (et de jours) d'angoisse en décidant immédiatement qu'Alex pouvait, contrairement à ce que j'avais cru, être un gros épais. Qui sait ? !

Quoique... Maintenant que je sais qu'il n'est pas chez lui, je pourrais rappeler. Juste pour voir.

Allez.

Mais non, franchement.

Mais oui, pourquoi pas ?

Et pourquoi, d'abord ?

Qu'est-ce que j'avais à perdre ?

Et hop : j'appuie sur *redial*. Disons que mon doigt a glissé, histoire de m'éviter un trop-plein de honte par la suite. (On n'aurait jamais dû mettre ce bouton sur le télé-

phone des filles célibataires : il faut beaucoup moins de courage pour appuyer sur un seul bouton que pour en composer sept.) La sonnerie se fait entendre.

Un Mississippi, *dring*. Deux Mississippi, *dring*. Trois Mississippi, *dring*.

« Bonjour, vous êtes bien chez Alex. Laissez-moi un message ! bip. »

Pendant une demi-seconde, je suis surprise par le court message. Et ensuite, prestement, je raccroche.

Pour immédiatement me demander : est-ce que j'ai raccroché assez vite ? Est-ce que j'ai laissé sur son répondeur un message rempli d'une grosse aspiration pleine de surprise ? Je vois d'ici Alex qui rentre chez lui, prend ses messages, et entend un gros « iiiigghhh » traumatisant : celui d'une pauvre petite fille sans doute plus nerveuse que pieuse pour qui le bip est arrivé beaucoup trop vite. Et s'il me reconnaissait ?

Mais non, voyons : on ne peut pas reconnaître quelqu'un en une demi-seconde de respiration, aussi humiliante soit-elle.

On ne peut pas, non ?

Je ferme les yeux. Eh merde.

Avant de décider que je suis mûre pour une thérapie, quelques pilules et une bonne pile de livres de croissance personnelle, je me rassure et me rappelle : les choses ont déjà été faciles avec Alex. Presque trop faciles. De là le stress et l'appréhension, évidemment.

Ça commence par un verre de trop au bar. Celui qui fait que je me mords la lèvre (geste que je veux sexy) quand la tension devient trop évidente, que je rougis quand je lui demande, presque gênée, dans un souffle, s'il veut terminer la soirée chez moi. Rien de trop explicite, rien de trop affirmé : je ne veux pas laisser l'impression que je fais ce

genre d'offres cinq soirs par semaine. Ce qui n'est vraiment pas le cas, bien sûr.

Nous voilà assis sur le divan. Commentaires anodins à propos de la reproduction sur le mur (il aime Rothko), sur le poil de chat qui roule et les disques que j'ai laissé traîner sur la table. Mais bien vite, le peu de distance entre nos deux corps prend toute la place. Distance qui n'existe déjà plus : on est vissés l'un à l'autre, et on ne sait même plus qui a commencé quoi, comment, quand au juste.

Bon, il y a peut-être eu deux verres de trop plutôt qu'un seul. Sinon, je serais en train de me poser des questions et non pas de passer à l'acte. Nos deux corps sont nus et les gestes s'enchaînent sans que j'aie besoin d'y réfléchir. Pas de malaises, pas de temps mort, rien de gênant, ni d'inconfortable. Nous sommes ensemble, pas chacun de notre côté pour notre propre plaisir. Une fin de soirée étonnamment facile et fort agréable.

Et même ensuite, toujours aucun malaise. Aucune réflexion plate du genre « oh mon Dieu, qu'est-ce que je viens de faire ! » Pas de besoin pressant de le jeter en dehors du lit et de faire moi-même une pile avec ses vêtements éparpillés pour être sûre qu'il n'en oublie pas – et pour qu'il parte plus vite. On attend plutôt le matin, on prend le temps de dormir l'un contre l'autre. Et c'est parfait comme ça.

Il y aura un brin de gêne au moment de se redécouvrir nus entre les draps, mais rien d'inconfortable. La preuve, c'est qu'il y aura même une tasse de café et une conversation, puis un moment d'hésitation au moment de le laisser partir. Surtout la peur d'en dire trop même si l'envie y serait.

— Je pourrais te laisser mon numéro de téléphone... Tu pourrais m'appeler, si ça te dit, dira-t-il, un peu gêné.

— Oui ! Oui, j'aimerais.

— Moi aussi, j'aimerais.

Sourires gênés. Nous sommes tellement *cutes*. On se croirait dans un film avec Meg Ryan.

Je pourrais rappeler. Laisser un message. En finir une fois pour toutes.

J'ai déjà appelé, de toute façon. Le premier pas a été franchi. Ne reste qu'à espérer qu'Alex ne fasse pas partie de cette bande néo-branchée de la post-cruise et que je ne deviendrai pas une hilarante anecdote à raconter *ad nauseam* dans d'innombrables soirées de gars. L'image est à peine plus déprimante que m'imaginer à 71 ans, seule, enfermée dans une maison de personnes âgées, à me dire que j'aurais dû appeler Alex. Déjà qu'à 29 ans je flippe parce que je pense ne peut-être pas avoir fait le bon choix de cours à l'université, imaginez ce qu'un simple coup de téléphone raté pourrait me coûter en frais de psychologue.

Bref, effectuons le *redial* le plus rentable de l'histoire téléphonique.

Allez, un peu de courage.

J'appuie, ça sonne : « Bonjour vous êtes bien chez Alex ». Je prends une grande respiration avant le bip, qui arrive encore une fois trop vite... et aucun son ne sort de ma bouche grande ouverte. Je raccroche.

Laisser un message, d'accord, mais pourquoi ? Pour attendre ensuite pendant dix jours qu'il daigne me rappeler ? Être angoissée pendant des heures et des jours ? Ne plus parler au téléphone plus de cinq minutes, juste au cas où, en regrettant d'avoir été trop *cheap* pour avoir la boîte vocale qui prend les messages pendant qu'on est déjà sur la ligne ? Me faire juger par le caissier du dépanneur parce que je soigne mon désespoir en mangeant d'énormes sacs de crottes de fromage ? On juge toujours ceux qui mangent des crottes de fromage, que personne ne vienne me dire le contraire.

Si je réagis comme une pré-ado pour un simple coup de téléphone à passer, je doute que j'aurais la force de faire face au poids du rejet pur et simple.

Parce que je me connais : je serais du genre à me demander s'il ne me rappelle pas parce qu'il ne veut pas, ou bien parce qu'il est en voyage à Amos ou en Australie pour la semaine. Accessoirement, je me demanderais aussi pourquoi il n'a pas mentionné ledit voyage à Katmandou en prenant sa tasse de café l'autre matin. Les hommes ne communiquent jamais, c'est connu.

Mais pourquoi ne pas lui mettre tout ça entre les mains, justement ?

Redial à nouveau. Raccroche à nouveau.

Merde.

Catherine m'a déjà fait subir une montée de lait sur *Bridget Jones*. À trois heures du matin, la bouche pleine de pop-corn, un peu chaudasse, et la larme à l'œil, même si elle ne voulait pas l'avouer : Charles, le comptable si plate, était finalement celui qui avait mis fin à la relation parce qu'elle était *trop*. Juste *trop*. La misandrie tachait mon divan tellement ça coulait de partout : *Bridget Jones* n'était donc peut-être pas le meilleur choix de film pour la soirée, mais j'avais appris le contexte après le club vidéo.

La teneur du discours : les femmes qui courent après les hommes ont l'air tellement plus pathétiques que les hommes qui courent après les femmes, voilà pourquoi on devrait s'abstenir et attendre que le bon se présente. Elle appelait ça sa théorie de « l'homme-autobus ». Je réévalua à la hausse son taux d'alcoolémie. L'histoire ne dit pas quelles bassesses horribles elle a pu faire pour tenter d'attirer l'attention de Charles, du genre l'appeler ou lui envoyer un courriel. La honte, quoi.

Je réplique que c'est un film : quelle fille (québécoise,

surtout) sortirait en pleine nuit, en jaquette, nu-pieds, courir après un gars quand il fait -40 ? Pas besoin du froid pour s'humilier, réplique-t-elle. Ensuite, elle enlène une enfilade d'autres exemples presque tous tirés de téléromans et feuilletons américains (je me demande comment elle fait pour se souvenir de tout ça et, surtout, pour avoir vu tout ça – les journées n'ont toujours que 24 heures, n'est-ce pas ?) Bon, j'ai quand même vu cette scène de *Rumeurs* où Esther et Hélène organisent un commando armé pour aller effacer le rot de la première sur le répondeur de Benoît.

De toute façon, la conversation ne s'éternise pas : la belle Catherine fond en larmes, la bouche toujours pleine de pop-corn, en disant qu'elle a une poussière dans l'œil. Elle crie comme une cassette de cris de baleines au ralenti. De toute beauté.

Je repose le téléphone sur la table. J'arrête. Promis, juré.

Je n'aurais jamais la force d'élaborer le plan machiavélique nécessaire pour défoncer chez Alex et effacer le message que je pourrais laisser par erreur sur son répondeur. Si j'ai les leggings noirs et un kilomètre de corde dans la valise de ma voiture (sans que je sache à quoi ça pourrait me servir : cadeau de mon père, ça venait avec les *traction aids*), je n'ai par contre aucune idée de l'endroit où il habite.

Menteuse : tu es allée voir sur canada411 pour savoir à quelle adresse correspondait le numéro de téléphone griffonné sur le bout de papier que tu reluques depuis ce temps, ça ne sert à rien de te mentir, même si ça dénote une tendance un peu psychotique.

Mais même avec l'adresse, aussi bien se contrôler et garder un casier judiciaire vierge.

Une grande respiration. On se détend. Mon nouveau totem scout est bonzaï zen. Plus feng-shui que ça, je fais

rentrer un voyage de gravelle dans mon salon pour le brosser avec un râteau douze heures par jour en écoutant un CD de sons de cascades. Rien de moins.

Et c'est là que ça arrive.

Ça sonne.

Je sursaute, évidemment, en reprenant le combiné.

— Allô ?

— Caro ? C'est Alex.

Oui, je m'étais dit que ça pouvait être lui. Non, je ne croyais pas que ça pouvait *vraiment* être lui.

— Oh ! Alex ! Quelle surprise ! dis-je sans aucun naturel.

— Ça va ?

— Oui, toi ?

— Oui, oui, ça va... Je rentre tout juste de l'épicerie.

— Moi, je viens de finir ma vaisselle.

Ce à quoi je ne rajoute rien. Nounoune, dis quelque chose. Fais une blague. « On a des vies palpitantes, non ? » On ne dit pas à l'homme désiré qu'on vient de finir la vaisselle comme si ça résumait toute notre existence, voyons !

— T'as essayé de m'appeler ? demande-t-il joyeusement.

Merde, il a reconnu ma respiration. Non, il ne peut pas avoir reconnu ma respiration. Fais celle qui ne sait rien.

— Non, non. Pas encore, pourquoi ?

Il ricane.

— T'es drôle. J'ai cinq messages vides sur ma boîte vocale et c'est toujours ton numéro.

Les malentendants liront sur mes lèvres « grosse conne ». Les *cheaps* comme moi s'achètent des répondeurs en amortissant le coût de l'appareil sur les mois d'utilisation comparé à la boîte vocale. D'autres payent leurs factures, tout simplement, et profitent d'un système d'espionnage perfectionné qui sabote les mensonges faciles des filles coincées.

Bridget, Caroline : même combat.

— Tu sais... Je suis content que tu m'aies appelé. T'as pas laissé de message, mais bon... Ça me donne une raison de rappeler. Si t'as déjà fini la vaisselle, tu fais quoi de ta soirée ?

— Jeeeeeuh... Rien de précis encore. Pourquoi ?

Catherine me dirait probablement que j'ai assez fait la conne sans être obligée de la faire encore plus. Comme si je ne savais pas pourquoi.